

1 Co 11,23-26

Frères

j'ai moi-même reçu ce qui vient du Seigneur,
et je vous l'ai transmis :
la nuit où il était livré,
le Seigneur Jésus prit du pain,
puis, ayant rendu grâce,
il le rompit, et dit :
« Ceci est mon corps, qui est pour vous.
Faites cela en mémoire de moi. »

Après le repas, il fit de même avec la coupe,
en disant :
« Cette coupe est la nouvelle Alliance en mon sang.
Chaque fois que vous en boirez,
faites cela en mémoire de moi. »

Ainsi donc, chaque fois que vous mangez ce pain
et que vous buvez cette coupe,
vous proclamez la mort du Seigneur,
jusqu'à ce qu'il vienne.

Phrase d'orgue

Lc 9,11b-17

En ce temps-là,

Jésus parlait aux foules du règne de Dieu,
et guérissait ceux qui en avaient besoin.

Le jour commençait à baisser.

Alors les Douze s'approchèrent de lui et lui dirent :

« Renvoie cette foule :
qu'ils aillent dans les villages et les campagnes des environs
afin d'y loger et de trouver des vivres ;
ici nous sommes dans un endroit désert. »

Mais il leur dit :

« Donnez-leur vous-mêmes à manger. »

Ils répondirent :

« Nous n'avons pas plus de cinq pains et deux poissons.
À moins peut-être d'aller nous-mêmes acheter de la nourriture
pour tout ce peuple. »

Il y avait environ cinq mille hommes.

Jésus dit à ses disciples :

« Faites-les asseoir par groupes de cinquante environ. »

Ils exécutèrent cette demande
et firent asseoir tout le monde.

Jésus prit les cinq pains et les deux poissons,
et, levant les yeux au ciel,
il prononça la bénédiction sur eux,
les rompit

et les donna à ses disciples
pour qu'ils les distribuent à la foule.

Ils mangèrent et ils furent tous rassasiés ;
puis on ramassa les morceaux qui leur restaient :
cela faisait douze paniers.

Chers amis, est-ce que vous vous souvenez de la dernière fois où vous avez eu faim ? Moi, je ne m'en souviens pas. Je crois que je n'ai jamais eu vraiment faim ; je n'ai jamais connu de période dans ma vie où me nourrir soit devenu une obsession, où j'ai connu l'angoisse de ce que j'allais pouvoir manger aujourd'hui ou demain. Je connais plutôt ces fêtes de fin d'année où les repas trop riches s'enchaînent, où l'on mange sans vraiment en avoir envie, parce que c'est l'heure du repas. Je connais plutôt ces invitations, en famille ou chez des amis, où je me ressers plus qu'il n'est raisonnable. Je connais plutôt ces vacances où l'on goûte à tout, par gourmandise, et où on se sent repu toute la journée.

Nous vivons dans une société de l'abondance, et même de la surabondance. En Suisse, nous produisons chaque année plus de 100 kilos de déchets alimentaires par habitant. Nous connaissons tellement la satiété que plus de la moitié des légumes frais, des pommes de terre et du pain finissent dans nos poubelles. Nous n'avons plus faim.

Alors, pouvons-nous réellement comprendre ce qui se joue dans notre Evangile de ce matin ? Nous qui sommes venus de nos maisons confortables, pas trop loin d'ici, nous qui avons pris un bon déjeuner et qui savons que les grillades dans nos jardins nous attendent à midi, comment pouvons-nous imaginer ce que c'est de partir sans rien – de partir sans nourriture, sans hébergement, totalement démunis – de partir sans rien dans le désert pour écouter Jésus ? Comment nous représenter la faim, la soif de cette foule qui se presse en plein milieu de nulle part, juste pour l'entendre ?

Peut-être que nous ne le pouvons pas, parce que nous ne sommes pas seulement repus de nourriture. Notre société, qui nous veut consommateurs, nous apprend à fermer l'oreille à cette autre faim, la faim intérieure, la faim de sens, la faim de la présence de Dieu. Elle nous encourage à en détourner le regard, à la remplir d'intérêts passagers, à soigneusement ignorer ce vide en nous qui crie.

Et notre société n'est pas la seule. Les disciples de Jésus eux-mêmes s'y trompent : ils confondent le désir d'être avec Jésus que manifeste la foule avec la faim ordinaire. « Renvoie cette foule », disent-ils à Jésus ; « qu'ils aillent dans les villages et les campagnes des environs afin d'y loger et de trouver des vivres ; ici nous sommes dans un endroit désert. » Ils n'ont pas compris pourquoi tous ces gens sont là : c'est parce qu'il y a un besoin fondamental qui, si on l'autorise à s'exprimer, si on y prête attention, devient plus grand et plus urgent que tous les autres. C'est le besoin de Dieu. Je suis convaincue que chaque être humain porte ce besoin profondément inscrit en lui. Et ce besoin, c'est celui d'être reliés à la Source dont nous venons ; d'être orientés vers Celui qui recueillera nos vies à leur terme ; d'être acceptés, accueillis, aimés tels que nous sommes par un immense Amour qui réduit à néant nos insuffisances et notre tendance à mal faire, qui regarde avec tendresse et compassion ce que nous ne parvenons pas à trouver aimable en nous-mêmes.

Dans la présence de Jésus, ces cinq mille hommes, probablement venus aussi avec femmes et enfants, trouvent nourriture et refuge. Dans sa parole, ils trouvent de quoi combler leur faim ; dans sa tendresse pour eux, cette tendresse qui les guérit, ils trouvent un lieu où s'abriter. Et cela leur suffit.

Et c'est Jésus qui devient pour eux source de surabondance. « Donnez-leur vous-mêmes à manger », dit-il à ses disciples. Eux ont encore du mal à comprendre ; comment ce qu'ils ont apporté pour leur propre repas pourrait-il suffire à une telle foule ?

Mais en Jésus se déploie toute la largesse des dons de Dieu. En lui, ce que les disciples ont à donner est plus que suffisant. Ils n'ont à offrir que cinq pains et deux poissons, mais offerts aux autres à travers le Christ, ces cinq pains et deux poissons ne sont pas seulement suffisants ; ils sont beaucoup trop. Jésus transfigure en bénédiction ce que les disciples donnent pour les autres parce qu'il le leur a demandé.

Au début de ce culte, nous avons célébré le baptême de Rébecca. Tout à l'heure, nous allons vivre la Sainte Cène, le repas du Seigneur. Dans ces deux signes, ces deux sacrements, il se passe une chose extraordinaire : comme la foule rassemblée dans le désert, nous sommes appelés à y vivre la surabondance du Dieu qui se donne pour abreuver nos déserts intérieurs.

A l'image des disciples, nous avons si peu de choses à apporter : un peu d'eau dans une vasque, un peu de pain dans un plat, un peu de vin au fond d'une coupe. Et pourtant, cette offrande si maigre suffit, si Dieu nous permet de la faire en son nom. De cette eau naît tout un peuple, le peuple immense de l'Eglise. En elle nous est offert l'amour de Dieu qui nous accueille, qui nous pardonne, qui nous unit d'une manière mystérieuse et intime à la mort et à la résurrection du Christ. Et au travers de ce pain et ce vin, c'est le Christ qui se donne, qui vient nous rejoindre au plus intime de nous-mêmes pour toucher nos blessures, combler notre vide intérieur, nous emplir de sa tendresse.

Et lorsque nous avons été touchés par la surabondance de Dieu, nous pouvons à notre tour devenir témoins et passeurs de cette surabondance pour les autres. C'est ce que les Pères de l'Eglise appelaient le « sacrement du frère » : la petite offrande de nos vies, de nos dons, de notre temps, cette petite offrande qui nous paraît souvent tellement dérisoire que nous nous demandons si elle en vaut la peine, cette petite offrande, en Christ, est transfigurée en bénédiction.

Alors, voilà ce que j'aimerais dire à Rébecca (même si pour l'instant elle est encore un peu petite pour le comprendre), à vous tous, et à moi-même aussi ce matin : n'ayons pas peur de nos vides intérieurs. Laissons-les se creuser en nous, mettons-nous à leur écoute. Car ces vides sont l'espace où le Christ, dans l'écoute de la Parole, dans la Cène, dans le sacrement du baptême, vient prendre sa place en nous pour transfigurer nos vies.

Amen.